

HABITER LA RURALITÉ

À propos de l'ouvrage

de Benoit Coquard :

Ceux qui restent



NATURE
RÉCRÉATION &

Décembre 2020 - n°9

Coquard B., *Ceux qui restent. Faire sa vie dans les campagnes en déclin*, La Découverte, Paris, 2019, 216 p.

Cet ouvrage, qui traite de la jeunesse en milieu rural (« *les campagnes en déclin* »), est le résultat à la fois d'une thèse doctorale et d'une enquête longue de plus de 8 ans. A l'instar du travail ethnographique réalisé par Loïc Wacquant (2002) ou des investigations de Nicolas Renahy (2005) retranscrites dans son ouvrage *Les gars du coin*, cette enquête est avant tout un plongeon du chercheur au cœur même de son terrain de recherche et, au-delà, de son sujet de recherche. Carnet ethnographique autant qu'analyse sociologique, l'ouvrage tente de comprendre comment s'organise et se crée la vie sociale de territoires réputés « *dépeuplés* » (p.7). L'enjeu n'est pas de dépeindre une fois de plus la détresse ou l'isolement des campagnes oubliées, de ses habitants, par l'hypermodernité mais bien de mettre en exergue, qu'en marge des normes urbaines établies par les classes dominantes, de réels milieux de vie se créent. Ces milieux répondent à d'autres logiques de constructions fondées sur une autre relation au temps, à l'altérité, au corps, au passé ou à l'environnement. Car c'est bien là le cœur du questionnement de Benoit Coquard : comment ces jeunes ruraux peuvent-ils vivre malgré leur éloignement des centres urbains et la crise de la ruralité? Eux qui sont enclavés dans des territoires ruraux *périphériques*. Eux qui n'ont pas l'opportunité de profiter de la marche du monde, qui restent au banc de la modernité. Et c'est peut-être dans la réponse à cette question que réside une part de résilience indispensable à la transition de la ruralité, car quand un groupe d'individu ne se reconnaît pas, ou ne peut se reconnaître, dans la société de la *modernité tardive* (Rosa, 2010), il ne peut qu'inventer d'autres façons

**Maxence
CORDONNIER**

Doctorant, Université

Grenoble Alpes, Laboratoire

Pacte UMR 5194

maxence.cordonnier@gmail.com

de faire société et, ainsi, sans en être conscient, participe d'une innovation sociale qui, si elle se propage, devient transformation sociale.

Des pratiques sociogéographiques au cœur de la diagonale de la ruralité

Les termes sont nombreux pour désigner le territoire étudié par Benoit Coquard dans cet ouvrage : les campagnes, le monde rural, les territoires périphériques. Ces termes sont souvent suivis de qualificatifs comme « *en déclin* », « *oublié* », « *dévasté* ». Si cette qualification ne peut que faire penser à la diagonale du vide, que le géographe Jean-François Gravier appelait en 1947 le « *désert français* », elle questionne avant tout sur le référentiel utilisé pour prendre la mesure de ces réalités territoriales. Comme le montre l'auteur, ses enquêtés subissent la désindustrialisation, une situation économique précaire, un enclavement vis-à-vis des centres urbains polarisants, un accès restreint aux biens de consommation et culturels et, malgré une connexion internet leur permettant d'utiliser les réseaux sociaux, une sociabilité trop souvent mise à l'épreuve des normes hégémoniques des jeunes citadins.

La jeunesse rurale dépeinte par Coquard n'a pas de travail dans des territoires délaissés depuis la fin du siècle dernier par les industries et manufactures. Ce *monde ouvrier rural* est effectivement en déclin. L'emploi à l'usine n'est plus l'élément organisateur de la vie des individus. Il n'est plus ce qui définit l'individu, ce qui le place parmi les pairs et lui confère un statut social. Les *petits boulots*, le *black* ou les emplois précaires ont remplacé le « *vrai travail* » sans pour autant apporter la structuration sociale qui lui était inhérente. Les trajectoires sociales et les *habitus de classe* (Bourdieu, 2000) des parents ne sont plus celles des enfants. De cette organisation subsistent encore les potentiels transfuges de classe. Toutefois, pour sortir de la condition sociale, les jeunes ruraux doivent également s'émanciper de la condition géographique qui la détermine. Ils partent alors faire leurs études en ville « *mais dans le même temps, ces émigrés ne font pas office de modèles de réussite pour ceux qui restent : ils sortent de leur vie quotidienne* » (p.78). Comme le montrait déjà Nicolas Renahy, même si ces étudiants rentrent chaque weekend et à chaque période de vacances dans leur campagne d'origine, il s'exerce inévitablement des « *dispersions progressives de ces jeunes* » (p.20). Autrement dit, les jeunes étudiants devenus citadins voient leurs liens d'amitié avec leurs *bandes de potes* rurales se réduire au fil du temps. Cela n'est pas dû à la distance géographique mais bien à la distance sociale et culturelle : les centres d'intérêts ne sont plus les mêmes, les loisirs diffèrent, les rites de socialisation ne sont plus autant partagés. Petit à petit, ces émigrés ne font plus partie de ces groupes « *de proches soudés où se perpétue une conscience collective* » (p.37). Benoit Coquard montre que c'est d'autant plus vrai pour les femmes, « *en quittant l'espace local, elles sortent donc des échanges quotidiens qui sont à la base des liens d'amitié et de leur entretien* » (p.74).

La notion d'*habiter* (Lazzarotti, 2006 ; Hoyaux, 2015) propose une alternative au structuralisme et à la vision déterministe de la société

qui attribuent nécessairement à ces territoires ruraux les qualificatifs « *en déclin* » ou « *sinistrés* ». En effet, ces formes de stigmatisation sont attribuées au regard de critères propres à la modernité tels que l'emploi, le chômage, la productivité ou encore la densité de population. Or, pour prendre la mesure d'un territoire, il ne suffit pas de le quantifier à partir d'indicateurs dans lesquels excellent particulièrement certains territoires urbains mais également, et surtout, de le qualifier au regard de la vie sociale qui s'y déploie. C'est en cela que l'*ethnographie énaactive* mise en œuvre par Benoit Coquard permet non pas de simplement traiter des problèmes de la jeunesse mais de ce qu'elle vit réellement.

Une distorsion entre le modèle dominant et le vécu

Cependant, c'est bien au regard des normes sociales inhérentes à la modernité que *ceux qui restent* essaient de se placer dans le monde qui les entourent. Ils aspirent à la reconnaissance sociale de cette modernité, au même titre que leurs parents l'ont été, afin d'en devenir les héritiers. Benoit Coquard met en lumière le fait que cette jeunesse rurale cherche à se développer et se construire dans les cadres imaginaires des générations précédentes. « *Il est ainsi commun d'entendre les jeunes évoquer avec nostalgie une époque qu'ils n'ont pas connue* » (p.46). Non pas que l'époque de leurs parents ait été exempte de tout problème ou de toute difficulté (l'auteur insiste sur les difficultés professionnelles et économiques déjà présentes depuis plusieurs décennies) mais il s'agit du fantasmatique *c'était mieux avant*. Ce sont les souvenirs transmis par les générations précédentes, une époque lointaine que les années passées ont rendue plus douce, comme si le temps avait poli les souvenirs pour n'en garder que les faces les plus brillantes et les arrêtes les plus saillantes. Ces souvenirs transmis de *clan à clan* établissent alors le référentiel imaginaire d'une génération en devenir dans un monde dont les contraintes structurelles ne sont plus les mêmes. Il faut donc pour ces jeunes individus, paradoxalement répondre aux mythes hérités tout en élaborant de nouvelles *cosmogonies* (Éliade, 1957) plus adaptées à la société rurale contemporaine afin d'élaborer des habitabilités communes qui concourent à l'émergence de *néoterritorialités* (Di Méo, 1998). C'est alors que peut émerger un territoire dans ses différentes dimensions inséparables dont participent la géographie, la biosphère, le social, le symbolique et l'existential, un territoire qui ne pourrait être qualifié de « *vide* ».

Empruntant la terminologie de Bernard Stiegler (Stiegler, 2018), cet ouvrage met en exergue le fait qu'il existe une distorsion chez les jeunes habitants des campagnes entre leurs *réceptions primaires* (temps présent de la perception) et leurs *réceptions secondaires* (temps passé de la mémoire). Les possibilités du présent n'offrent pas à ces jeunes l'opportunité de répondre à des normes ou codes hérités des générations précédentes et, par conséquent, de se placer au sein d'une société qu'ils ne comprennent pas. *L'époque d'absence d'époque* (Stiegler, 2018) est particulièrement bien mise en lumière au sein de ces milieux ruraux par le travail ethnographique de Benoit Coquard.

À cette distorsion entre l'expérience socioterritoriale vécue et les fantasmes d'une ruralité mEssianique, s'ajoute un sentiment d'abandon, comme si les jeunes ruraux n'avaient pas leur place dans *la marche du monde*. Issus de milieux sociaux populaires voire défavorisés, leurs capitaux économiques et la précarité de l'emploi ne leur permettent pas de participer pleinement à la *société de consommation* (Baudrillard, 1996) qui est le moteur de la modernité. Les médias et les réseaux sociaux, notamment la grande place qu'occupe encore la télévision dans les foyers ruraux, les précipitent dans la disruption. Ainsi, il s'agit pour eux d'*étendre leur accès au monde* (Rosa, 2018) sans avoir les ressources pour tutoyer l'*hypermodernité* (Lipovetski, 2004) présentée comme modèle dans le tube cathodique. C'est ce que montre Benoit Coquard à travers l'attrance, voire la fascination, de ces jeunes pour le monde urbain sans toutefois réellement réunir les conditions pour y avoir accès.

Le vide : milieu habitable ?

À partir de là il serait facile de tomber dans une critique négative, alarmiste et pessimiste de la situation de cette jeunesse rurale. Benoit Coquard tente d'éviter ce piège et montre, qu'au-delà des contraintes qui s'imposent à ces jeunes, un véritable milieu de vie se construit sur d'autres fondements, d'autres logiques sociales, culturelles, et organisationnelles.

Le sentiment d'être oubliés des solidarités contractuelles inhérentes à l'État moderne pousse alors ces jeunes à recréer des solidarités organiques fondées sur une *micro-sociabilité* localisée (Maffesoli, 2000) et une reconnaissance mutuelle avec les pairs, c'est-à-dire *les potes* ou *la bande*. « *Il s'agit avant tout de participer intensément à la vie de « la bande de potes » [...] plutôt que de travailler son style vestimentaire, sa façon de parler* » (p.165). Autrement dit, les marqueurs de réussite, de socialité et même d'employabilité ne sont plus définis par une structuration surplombante mais se construisent dans les interactions, dans la négociation et les liens quotidiens. Ainsi, les espaces de loisirs tels que les clubs de football et les associations de chasse deviennent des lieux structurants. Ces lieux deviennent *espaces* (De Certeau, 1990) dans le sens où ils prennent sens aux yeux de l'individu et instaurent des logiques multiples de *ritualisation* (Goffman, 1974) des interactions, de construction identitaire et territoriale qui dépassent le simple périmètre du loisir.

Benoit Coquard évoque que « *ce n'est clairement plus la localité qui fait l'appartenance mais les cercles d'amis qui regroupent les sociabilités autour d'un lieu comme le club de football* » (p.131). Toutefois, la question de la localité semble trop rapidement écartée si les liens sociaux et ces *cercles d'amis* ou de connaissances sont considérés comme étant justement au fondement du territoire vécu des jeunes. Les qualités athlétiques et humaines exprimées à travers la pratique du football (par exemple) ainsi que les relations tissées avec les coéquipiers ou autres



membres de l'association sont réinvesties dans la vie quotidienne et sont le gage pour l'individu d'être *un bon gars*. Cette reconnaissance dépasse le cadre de la pratique sportive et *place* l'individu comme étant apte à occuper un emploi auprès des *petits patrons* locaux.

La capacité à s'investir dans les associations et les activités locales n'est cependant pas le seul critère d'intégration à la vie sociale rurale. En effet, l'auteur insiste à de nombreuses reprises sur l'importance des rituels de confirmation au sein de ces groupes de jeunes. Cela passe notamment par des moments de convivialité. Ainsi, « *avoir son « chez soi » serait le moyen de recevoir librement et de constituer autour de soi un groupe d'amis qui en retour valoriseraient sa propre condition* » (p.141). La lecture interactionniste de Benoit Coquard présente l'avantage de mettre en lumière l'organisation singulière de la vie sociale, des solidarités, au sein de cette jeunesse des campagnes en déclin.

Utopies situées et transformation sociale

Les crises actuelles (économiques, politiques, démocratiques, écologiques, sanitaires...) font prendre conscience du caractère dystopique de la vie moderne, des sociétés contemporaines de l'accélération. Benoit Coquard met en lumière que ce mal-être, cette *fatigue d'être soi* (Ehrenberg, 1998) symptomatique de l'hypermodernité, n'est pas seulement urbaine mais qu'elle est aussi ressentie en milieu rural. Il présente les stratégies mises en œuvre par cette jeunesse des campagnes pour en sortir, pour créer un monde qui a du sens. Toutefois, cette étude ethnographique peine à sortir du fatalisme ordinaire qui teinte les discours habituels sur la jeunesse et plus particulièrement sur la jeunesse rurale. Ce phénomène est principalement dû à la comparaison systématique des habitabilités observées par l'auteur aux habitabilités urbaines comme si ces dernières étaient les références incontournables d'une vie réussie. Ne faudrait-il pas, pour clarifier les modalités de résilience de ces jeunes ruraux, changer à la fois de référentiel et de paradigme?

La nécessaire remise en question des modes de vie, des façons d'habiter le monde et de prendre part à l'économie ultra-capitaliste et consumériste fait naître aujourd'hui des projets qui ré-inventent la relation de l'individu à soi, aux autres, à son histoire, au temps et à l'environnement. *Les villes en transition* initiées par Rob Hopkins (2017) se multiplient et des magasins coopératifs naissent chaque jour en ville comme en campagne. Dans le champ des pratiques de loisir les exemples ne manquent pas. La station de ski Les Karellis, en Savoie, est désormais totalement administrée par une structure associative pleinement inscrite dans l'économie sociale et solidaire. La réhabilitation d'un centre de vacances par le CSE Michelin sur l'île d'Yeu est pensée dans une démarche participative avec la volonté de créer une SCIC¹ avec les acteurs locaux (Cordonnier & Nobilet, 2020). Les tiers-lieux tels

¹ Société Coopérative d'Intérêt Collectif



L'espace Darwin à Bordeaux ou les expériences de l'Université Foraine² à Rennes, Clermont-Ferrand ou Bataville illustrent les potentialités qu'offre un développement territorial fondé sur l'idée qu'il faut habiter *avant de bâtir* (Bachelard, 1957).

Toutes ces expérimentations socioterritoriales, qu'elles soient agricoles, pédagogiques, culturelles, sportives, artistiques, favorisent l'émergence de véritables milieux qui sont porteurs de sens. Ce sont des milieux qui mettent en exergue la volonté des individus d'expérimenter leur existentialité (Falaix, 2018) et de réaffirmer des valeurs humanistes, solidaires et écologistes. Ce sont parfois de grands projets, souvent de petits espaces, mais toujours des *haut-lieux*. L'émergence de ces nouveaux *communs* (Ostrom, 2010) ré-interrogent les notions de production, de durabilité, de *gouvernance* (Rosanvallon, 2015), de démocratie, de participation et s'inscrivent dans une *écologie du milieu* (Petit, 2015) fondée sur le fait de replacer l'individu au *mi-lieu* d'un écosystème avec lequel il tisse des relations existentielles qui lui permettent de transformer le *chaos* en *cosmos*. Ces expérimentations territoriales redessinent des utopies et peuvent même être considérés comme des utopies situées, des *bétérotopies* (Foucault, 1984), des utopies en actes.

L'enjeu sous-jacent à la lecture de l'ouvrage de Benoit Coquard consiste à changer de paradigme, de ne plus considérer l'habitabilité de la jeunesse rurale au regard d'un hypothétique retard ou d'une supposée inaccessibilité à la vie moderne mais comme des pistes et des potentialités de changement, de transition. Cela nécessite de s'inscrire dans une autre perspective qui permet de repenser la place du corps (Andrieu, 2014), de l'*intime* et de la politique (au sens de vision du monde) des milieux de vie par l'expérience, le ressenti, le vivant et le vécu. Cette lecture confère l'opportunité d'appréhender sous un jour nouveau les habitabilités et les cosmogonies élaborées par les jeunes ruraux qui sont trop souvent présentés exclusivement comme les bannis de la modernité afin que les utopies qu'ils véhiculent deviennent le ciment potentiel d'une transformation sociale.

BIBLIOGRAPHIE

- ANDRIEU B., SIROST O., 2014, « Introduction écologie corporelle », *Sociétés*, n°125, p. 5-10
BACHELARD G., 1957, *La poétique de l'espace*, Paris, PUF
BAUDRILLARD J., 1996, *La société de consommation*, Paris, Gallimard
BOURDIEU P., 2000, *Esquisse d'une théorie de la pratique*, Paris, Éditions du Seuil
COQUARD B., 2019, *Ceux qui restent*, Paris, La Découverte
CORDONNIER M., NOBILET L., 2020, « La réhabilitation d'un centre de vacances, un enjeu de transformation sociale », *Juristourisme*, n°235, p.40-43
DI MEIO G., 1998, *Géographie sociale et territoires*, Paris, Nathan
DE CERTEAU M., 1990, *L'invention du quotidien*, Paris, Gallimard

² Les Universités Foraines sont des projets architecturaux expérimentaux et associatifs initiés par l'atelier d'architecture associatif Notre Atelier Commun et fondés sur la participation des usagers. Ils replacent l'habiter et la pratique au cœur des enjeux d'aménagement des territoires.



- ELIADE M., [1957], 2002, *Le sacré et le profane*, Paris, Gallimard
- EHRENBERG A., 1998, *La fatigue d'être soi. Dépression et société*, Paris, Odile Jacob
- FALAIX L., 2018, « Être habité pour demeurer vivant », *Nature & Récréation*, n°5, p. 91-96
- FOUCAULT M., 1984, « Des espaces autres », *Architecture, Mouvement, Continuité*, n°5, p. 46-49
- GOFFMAN E., 1974, *Les rites d'interaction*, Paris, Les éditions de minuit
- GRAVIER J-F., 1947, *Paris et le désert français, décentralisation, équipement, population*, Paris, Le Portulan
- HOPKINS R., 2017, « Everything gardens : Les villes en transition », *Vacarme*, n°81, p. 28-38
- HOYAUX A-F., 2015, « Habiter : se placer plaçant et se penser pensant », *Annales de géographie*, n°704, p. 366-384
- LAZZAROTTI O., 2006, *Habiter, la condition géographique*, Paris, Belin
- LIPOVETSKY G., 2004, *Les temps hypermodernes*, Paris, Grasset
- MAFFESOLI M., 2000, *Le temps des tribus*, Paris, La Table Ronde
- OSTROM E., 2010, *La gouvernance des biens communs : Pour une nouvelle approche des ressources naturelles*, Paris, Commission Université Palais
- PETIT V., 2015, « L'eco-design : design de l'environnement ou design du milieu ? », *Sciences du design*, n°2, p. 31-39
- RENAHY N., 2005, *Les gars du coin. Enquête sur une jeunesse rurale*, Paris, La Découverte
- ROSA H., 2018, *Résonance, une sociologie de la relation au monde*, Paris, La Découverte
- ROSA H., 2010, *Accélération : une critique sociale du temps*, Paris, La Découverte
- ROSANVALLON P., 2015, *Le bon gouvernement*, Paris, Seuil
- STIEGLER B., 2018, *Dans la disruption*, Arles, Actes Sud
- WACQUANT L., 2002, *Corps & âme : carnets ethnographiques d'un apprenti boxeur*, Marseille, Agone

